Zeitschrift: Études pédagogiques : annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 55/1964 (1964)

Artikel: Plaidoyer pour la géographie
Autor: Piveteau, Jean-Luc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-115182

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Plaidoyer pour la géographie

Des esprits honorables, dans les collèges comme dans les universités, tiennent la géographie pour un art mineur. Jugement désobligeant que le géographe doit saisir comme une occasion de réfléchir sur certaines ambiguïtés inhérentes à la nature même de sa discipline; mais aussi sur ce que celle-ci peut apporter à la formation humaniste des élèves et à leur connaissance du réel: de ceux qui la subissent comme de ceux qui la goûtent aux niveaux primaire et secondaire, et de ceux qui la choisissent pour branche d'étude au niveau supérieur.

Au fait, l'intérêt de la géographie est-il réellement plus que marginal? Oui, pourquoi des géographes?

Ambiguïtés

La géographie « est » et « a ». Elle est un point de vue, une façon de considérer toute chose de l'espace terrestre sous l'angle de la distribution. Et elle a un domaine propre qui est cet espace terrestre lui-même.

Dans la première perspective, en tant que problématique, la géographie étudie les « modes de répartition » de tout ce qui se dénombre. Formes topographiques, modes d'érosion, climats, plantes, hommes, activités économiques, etc..., tous les phénomènes répondent à des dispositions aréolaires — en « nappe » — linéaires, ou ponctuelles. Les notions d'aires (ou de régions dans le sens élémentaire d'étendues homogènes), celles de frontières, de carrefours, de désert... appartiennent en propre à l'esprit géographique.

La recherche des densités et la localisation des différentes réalités, soit par rapport à des coordonnées astronomiques, soit surtout les unes par rapport aux autres, entrent également dans cette notion de distribution. Il y a ainsi une façon « géographique » de penser toute chose: en la situant.

Mais la géographie possède également un objet en propre, extérieur à l'esprit: le paysage terrestre. Le géographe s'occupe de cette zone de contact entre les litho-, hydro-, atmo-, bio-, et anthroposphères qui composent le visage de la terre. Il est seul en son genre

à se fixer pour objectif l'étude globale des interactions qui s'effectuent entre toutes ces enveloppes pelliculaires de notre planète, et la traduction « à plat », concrète, de leurs jeux complexes. Il décrit ce qu'il voit et s'efforce d'expliciter, voire d'expliquer ce qu'il décrit.

Cette première approche d'une définition de la géographie en met au jour les ambiguïtés. Les unes tiennent à des hésitations sur l'étendue et la profondeur licites de l'inventaire du paysage. Les autres concernent les rapports qui existent entre le plan de l'objet et celui de la problématique: sont-ils liés, ou, à volonté, distincts?

Faut-il considérer que nous sommes avant tout des poseurs de décors, ceux qui « mettent la table », ceux qui s'occupent de définir le cadre dans lequel évoluent les hommes? L'usage qui, dans nombre d'ouvrages ou d'exposés de bons géographes, consiste à distinguer l'étude des « conditions géographiques » de celle de la population, de l'économie, etc... exprime bien un malaise — et contribue par ailleurs à l'entretenir: la qualification de « géographiques » appliquée aux « conditions » paraît sous-entendre que, passé ce chapitre, le reste n'est plus du ressort du géographe: non pas sans doute un domaine usurpé, mais pour le moins un condominium.

Tous les géographes se sentent dans leur rôle quand ils étudient la topographie, mettent en place le climat, les eaux, la végétation, modèlent le paysage en fonction des apports des siècles passés et articulent la région considérée en quelques subdivisions. Mais, certains, par scrupule, en restent à cette fresque ou se retirent sur la pointe des pieds au moment même où ils abordent les mécanismes économiques, les structures psychologiques, la vie politique. Ne relève de la compétence du géographe, pensent-ils — ou semblent-ils penser — que ce qui s'inscrit concrètement dans le paysage: en d'autres termes, que ce qui est visible. Cette position restrictive conduit par degrés à une science angélique qui est une trahison de la géographie. Si l'on ne veut enregistrer que le visible, et surtout si, dans la recherche des causes de ce dernier, l'on élimine toutes celles dont les détours juridiques, monétaires, psychiques... sont très complexes, sous prétexte que l'on s'éloigne beaucoup trop, ce faisant, de la réalité tangible, celle qui habille le globe, l'on en vient alors à une simple description d'apparences. La complexification croissante des structures humaines et économiques ne pourra qu'approfondir le fossé qui existe entre l'épidermique directement perceptible, et son innervation cachée.

L'attitude opposée maintient la géographie dans la bonne direction. Mais elle est délicate et difficultueuse à tenir. Délicate, car il faut éviter de faire de la démographie, de la sociologie, ou de l'économie... — ou, dans le domaine physique, de la géologie, de la météorologie, de la botanique, etc... — au lieu de faire de la géographie; il faut

éviter non pas tant d'empiéter sur les autres spécialités que de perdre de vue la perspective synthétique qui doit rester celle du géographe. Difficultueuse, car elle requiert des connaissances de plus en plus vastes — et de ce fait inaccessibles — dans toute une série de branches du savoir. En cherchant à maintenir ses notions à un niveau encyclopédique, le géographe fait figure de vulgarisateur chaque jour un peu plus sommaire. Une parade spontanée à ce danger consiste pour lui à se cantonner dans l'étude de la partie physique ou de la partie humaine de sa discipline, ou même dans un secteur particulier de l'une ou de l'autre. Avec les mêmes avantages évidents que comportent toutes les spécialisations, celle-ci présente des inconvénients plus graves, puisqu'elle porte atteinte à l'unité du paysage. Perdre de vue l'ensemble c'est renoncer au caractère essentiel de la géographie.

Position tragiquement écartelante donc pour le géographe d'aujourd'hui, puisqu'il semble qu'il n'ait d'autre alternative — si l'on schématise un peu — que la superficialité croissante ou l'abandon partiel. Et l'une des sources de l'ambiguïté signalée plus haut tient précisément dans son refus d'admettre une évolution à la fois pernicieuse et inéluctable.

L'autre cause d'ambiguïté est liée aux rapports qui régissent la « géographie-problématique de la répartition », avec la « géographie-étude du paysage terrestre ». Ces deux aspects demeurent associés dans toute perspective véritablement géographique. Mais selon les cas, l'un ou l'autre l'emporte. Dans ce que l'on est convenu d'appeler la géographie générale, le premier prévaut, puisqu'il s'agit d'étudier la répartition d'un phénomène dans ses corrélations avec l'environnement, et non pas de restituer l'unité organique complexe d'un secteur de la planète. Dans le cas de la géographie régionale, c'est le contraire.

Mais dans l'une et l'autre orientation, la verticale comme l'horizontale, la géographie conserve le double caractère d'une recherche d'interactions entre les constituants du paysage terrestre, et d'une recherche constamment replacée dans une perspective spatiale.

Richesses

Conçue ainsi simultanément sur deux registres, l'un de méthode, l'autre de domaine, que nous apporte la géographie? A quoi nous initie-t-elle? Que nous fait-elle saisir en propre?

Je lui reconnaîtrais volontiers quatre mérites essentiels. Un premier, de portée très générale, est de nous montrer qu'à la surface de notre globe, tous les phénomènes, physiques, biologiques et humains interagissent. Le géographe passe sans cesse — et sans gêne — des uns aux autres. Il se préoccupe du conditionnement des êtres

vivants, de l'homme en particulier — de son habitat, de ses activités — par les conditions naturelles. Et il montre comment ces êtres vivants — la végétation surtout, mais de plus en plus l'homme, directement ou non, sont des facteurs importants du cadre physique. L'hydrographie, l'érosion du sol, la météorologie relèvent en partie déjà de cette enveloppe d'intelligence qui entoure la terre.

En mettant en évidence que la réalité n'établit pas de cloisonnement entre ce qui procède du minéral le plus brut et ce qui procède du spirituel le plus pur, la géographie ne joue pas seulement le rôle de pont entre sciences naturelles et sciences humaines. Elle est une leçon permanente de philosophie. Encore faut-il, bien sûr — nous l'avons vu — lui conserver son unité.

Un second mérite est d'attirer l'attention sur les décalages qui s'établissent entre les phénomènes composant notre espace. Ce paysage terrestre, pellicule minérale et biologique dont nous sommes les produits et les ferments, est un puzzle d'éléments élaborés à des rythmes différents, un document qui porte les empreintes d'évolutions successives n'ayant jamais effacé complètement les traces qui les précédaient. C'est un « palimpseste. » (P. Birot).

Dans le cas le plus simple, il s'agit d'une juxtaposition de morceaux d'âges différents, comme ces églises dont l'abside est romane, la nef gothique et la façade renaissance. Dans combien de villes, par exemple, ne retrouve-t-on pas ce mélange de générations distinctes d'édifices et de quartiers? Mais le plus souvent, le paysage actuel reprend, en les intégrant, les héritages antérieurs. La topographie d'une vallée alpine porte la trace non seulement de l'action des torrents actuels, mais également celle des glaciations quaternaires et par endroits même d'aplanissements tertiaires.

L'on observe aussi, à tout instant, des désaccords entre le paysage et ses acteurs (physiques ou humains). Les formes extérieures retardent très généralement par rapport aux transformations en cours. La métaphore qui conviendrait ici serait celle du bernard-l'ermite. Telle ferme construite il y a cent ans pour des chars à foin et du foin en vrac, accueille aujourd'hui engins à moteurs et concentrés d'herbes. Telle campagne aux champs en lanières utilise les tracteurs avant d'avoir opéré les remembrements indispensables. Tel centre de ville bâti d'antiques demeures patriciennes abrite un prolétariat mouvant. Ou, si l'on regarde vers la géographie physique: tel glacis modelé par un système d'érosion subaride ancien est aujourd'hui sillonné par des cours d'eau pérennes à l'action érosive tout autre, etc...

Situations transitoires que celles-là, bien sûr. Car l'organe se réadapte bientôt à la fonction nouvelle. Mais pour un décalage qui s'estompe ici, un autre décalage apparaîtra ailleurs. Il est probable qu'il y a des époques — la nôtre par exemple —, et qu'il y a

des pays — ceux en voie de développement entre autres —, qui enregistrent davantage de telles distorsions.

Un troisième apport essentiel de la géographie tient à cette importance primordiale qu'elle est amenée à accorder à la spécificité de chaque région. Dans un éclairage un peu différent nous retrouvons ici l'opposition entre géographie générale et géographie régionale déjà relevée précédemment. La première tend plutôt à dégager des lois; la seconde, l'originalité de toute portion de la terre. Il n'est possible ni de les intégrer, ni d'en choisir une. Il faut aller sans cesse de l'une à l'autre. Elles s'épaulent. Mais au bout du compte le caractère régional est dominant. La géographie générale est servante: elle met en valeur cet « arrangement » propre à chaque lieu.

Et là il apparaît clairement que la géographie est descriptive, qu'elle est une « graphie » et non pas une « logie » ou une « nomie ». Non parce qu'elle se contente de mesurer les apparences sans chercher à les expliquer, mais parce que, au contraire, la recherche des corrélations la conduit à constater que, comme dans un kaléidoscope, le visage de la terre change sans cesse d'un point à l'autre, que tout système de référence reste fragile, qu'il y a, à toutes les échelles et dans tous les domaines, une part de contingence. C'est pourquoi dans un groupe d'aménagement du territoire, le géographe sera celui qui s'emploie à montrer à ses collègues techniciens, sociologues, économistes... ce qu'il y a de particulier, dans la région en question, et ce qui donc ne permet pas son assimilation sans nuance à un « type » dûment répertorié; un peu comme l'historien est celui qui, dans la dimension temporelle, constate les recommencements dans l'irréversible, le géographe dans son registre, l'espace, observe les répliques dans le dissemblable.

Cette contingence se manifeste autant dans la nature elle-même, inanimée ou non, que dans l'action de l'homme. Et elle s'accroît de la combinaison des deux. Le relief, par exemple, évolue selon certaines lois. On a pu parler de systèmes d'érosion, de cycles, de types morphologiques. Il n'en reste pas moins vrai qu'aucun paysage topographique d'une certaine taille n'est la reprise d'un autre, si important que puisse être le faisceau des conditions communes. L'action de l'homme, pour prendre un exemple opposé, si émancipée des contraintes naturelles — et donc des influences locales — soit-elle, demeure marquée par des différences, parce qu'il reste toujours un passé, et dont on tient d'autant plus compte que l'on est plus rationnel; et parce que toute décision humaine, à quelque niveau que ce soit, reste motivée d'une façon complexe et jamais totalement prévisible.

Le quatrième enseignement spécifique concerne l'organisation de l'espace. La géographie tend à en montrer à la fois l'existence et la relativité. Notre espace terrestre est hétérogène, mais non inerte.

Tant au « physique » qu'à « l'humain » il se structure. En d'autres termes, il existe des liens de solidarité entre un certain nombre de phénomènes à l'intérieur d'un périmètre défini: bassin hydrographique, zone d'influence d'une ville... Il y a des « régions » — naturelles, économiques, humaines, — un peu comme il y a des périodes en histoire ou des civilisations. Révéler et délimiter ces portions de l'espace terrestre, montrer que toute action physique ou humaine s'exerce dans un cadre défini homogène ou polarisé, voilà ce dont aucune autre discipline ne s'occupe autant.

Mais là ne s'arrête pas la tâche du géographe. Car il doit aussitôt montrer les difficultés à saisir avec précision les limites de ces périmètres organiques. D'abord les phénomènes se diluent progressivement: l'extension d'un type d'habitat, d'une densité démographique, d'un mode d'exploitation — celle d'un système d'érosion, d'un type climatique... cesse rarement de manière brutale. Ensuite toute frontière oscille en fonction des rythmes du climat ou de l'économie... Et puis, il y a, à strictement parler, autant de délimitations qu'il y a de critères possibles. Aussi la coïncidence de plusieurs délimitations, si elle présente un grand intérêt dans l'effort pour cerner une région, ne peut-elle être pour ainsi dire jamais parfaite. Enfin ces cellules que le géographe s'est attaché à définir, ne sont pas seulement juxtaposées: elles s'emboîtent. Chaque région se subdivise en unités plus petites, de même qu'elle ne représente qu'une partie d'un ensemble spatial de plus grande taille. A la limite supérieure, la terre entière forme une seule grande région. Cette hiérarchisation est objective sans aucun doute: le Tessin s'encastre dans un complexe plus vaste, la Suisse, laquelle s'encastre à son tour dans l'Europe. Mais elle n'échappe pas non plus à une certaine subjectivité: selon la perspective où l'on se place, on préférera telle échelle ou tel système de cristallisation à tels autres: l'on replacera le Tessin parmi les pays de l'orbite méditerranéenne ou parmi les pays alpins; ou bien on le situera dans la Confédération helvétique, ou dans l'A.E.L.E. etc... Cette relativité du découpage du globe terrestre est une école de prudence intellectuelle.

Science naturelle et science humaine à la fois, la géographie nous montre comment la destinée du globe, dans sa partie superficielle certes, et la destinée de l'homme se conditionnent réciproquement. L'évolution du monde physique est progressivement prise en charge par l'homme. Et l'homme demeure dépendant, quoique selon des modalités de plus en plus subtiles souvent, du monde physique.

Mais la géographie est aussi seule à nous rendre présentes un certain nombre de propriétés de l'espace où nous vivons: son hétérogénéité génétique; le caractère unique, irréductible à un autre, de

chaque ensemble spatial, petit ou grand; et l'intégration complexe, gigogne et chevauchante, des plus petites unités physiques ou humaines jusqu'au globe entier, en passant par des régions de toutes dimensions. Elle nous introduit à une prise de conscience de notre être planétaire. Elle nous apprend enfin la relativité des cadres dans lesquels nous vivons et la relativité de notre manière d'apprécier ces cadres; elle nous enseigne que le dernier mot du monde où nous sommes placés et que nous faisons, est un certain indéterminisme.

N'y a-t-il pas dans tout cela une contribution à l'esprit scientifique et à l'humanisme suffisante pour accréditer sans restriction cette discipline auprès des naturalistes et des spécialistes des sciences humaines du niveau universitaire — et pour démontrer au surplus la vanité de tout cloisonnement?

Au niveau de l'enseignement secondaire, la question finale ne serait pas tant de justifier la géographie, car place lui est faite, mais de se demander si dans le cadre qui lui est reconnu, et sans rien changer ni aux programmes ni aux horaires, l'on ne devrait pas davantage suggérer (sous des formes certes appropriées et discrètes) ce qu'elle contient de perspectives philosophiques, éducatrices du jugement?

Jean-Luc PIVETEAU